

L'odeur de l'amour

par Maurice FROT

L'odeur de l'amour, que j'avais non seulement sur les mains mais dans les narines les plus secrètes de ma tête, s'accommode-t-elle si mal des fureurs de la guerre, de l'idée de la mort ?

Dans l'immense plaine des jours, sous les nuées d'un crépuscule, chaque jour à chaque minute quelque part dans le monde deux êtres s'avancent l'un vers l'autre, lourds d'un arsenal redoutable, la guerre au fond des yeux. Provocation, les lames se croisent... le regard fixe, le souffle court, possédés, démesurés soudain, ils se heurtent, ils se happent... empoignés, meulant, cognant, cherchant la faille dans l'armure, combat au corp à corps... l'arme darde et les ongles harcèlent, la bouche mord, les membres se nouent, le ventre se rebègue, les reins rendent coup pour coup... possession ne va jamais sans le furieux plaisir de pourfendre, d'être pourfendu la soumission... la peau fume.. la douleur stimule, les mains qui tordent, griffent, pognent, meurtrissent... le cœur bombe, les visages deviennent masques, les yeux déments, terrifiés, assassins... la folie s'installe.. vaincre ! vaincre !... l'estoc frappe et fouille cette grande blessure qui perd la vie à flots... halètements cris râles et le dernier soupir... Jouir c'est mourir, et les gerbes de feu s'appellent dynamite, et la déflagration, et les cadavres, après, échoués, transfigurés.

Mourir d'un coup d'arquebuse vaut bien mourir de l'ennui. Et l'ennui veille, souvenez-vous-en, au chevet des litières nuptiales : il attend son tour, il est prêt. Et l'amour fait le lit de la guerre. Et l'odeur de l'amour embaumait mes massacres, mes incendies, mes embuscades, s'exhalait des psaumes qui couvraient mes cris d'agonie : partout où bande un drapeau, où crache un flingue, où tombe une tête, tout près fleurit et poivre et mouille une culotte de madone.

Dévalant par les gradins géants de traversiers à demi éboulés, parmi les oliviers que décimaient les batailles du temps et qui mouraient debout avec dans leurs bras mutilés des gestes de théâtre, nous avions, doigts soudés ma jolie guerre et moi, ma guerre de mes troubles et de ma perdition, ma guerre à la rose depuis peu survenue dans mon ornière comme toujours survient l'événement grandiose et dévastateur, nous avons atteint le plus creux de la combe, un chaos de rochers noirs qui dramatisaient pour nous l'eau paisible du torrent.

C'était si beau, si calme, il régnait là un tel silence que longtemps, en peine de choisir, nous l'avions cherché notre coin. Enfin protégés d'une bise couteau qui cisailait les châtaigniers, en éventails nos pieds nus dans le soleil copain, nous gisions, esquissées les premières mesures du ballet, dans les braises encore tièdes du plaisir. Seuls au monde, perdus au sein du peuple Arbre, c'est là qu'elle vint nous assaillir l'odeur de l'amour, l'odeur de notre amour. Amère et pourtant si douce, du lourd drapé de son andrinople presque aussitôt ils surgirent, saccageant notre bout du monde, les centaures dragons et les ors de leurs casques et leur Dieu bazar tout cliquetant de leur quincaille, leur Dieu charnier de haillons haillons fleur-de-lys enfagoté, étincelant dans une gloire de sabres moulinets, ils surgirent, superbes au claquement de leurs capes de laine, ces insensés et leurs faux et leurs fourches et leurs surins à châtrer les curés et leur juste révolte et leurs chants d'espérance s'élevant des brasiers, des décombres de leurs maisons, des ruines de temples ou d'églises, casbahs d'un même bon-dieu, leurs chants d'amour jaillis des ruisseaux de sang. Et l'odeur de l'amour, sur nos mains, avait le goût de ce sang jamais tari qui débonde, Christ ! pour la Croix ! des ventres crevés... Esprit-Saint ! pour les clous pour les épines ! des poitrines transpercées... pour l'Agneau, Seigneur ! et la miséricorde ! des crânes fracassés, dans un gargouillement horrible où, en écoutant mieux qu'avec ses oreilles, on peut entendre clapoter le mot capitaine qui les résume tous, l'éternel mot alibi, panacée, virus fauteur de tumulte et d'apocalypse : le mot AMOUR.

Amour ! Et chargeant les escadrons d'acier, le Sauveur brandi comme une hache... Amour ! La Vierge ouvre ses bras, l'Ineffable, en tenailles, et le feu gagne, jusqu'aux hameaux perdus, de colline en colline... Amour ! Les patriarches jabotent et crachotent dans leur barbe au point de Venise, les sages, les vénérables, et le fer labouré les champs de femmes et d'enfants... Amour ! pour l'interdiction ou le droit de dire autrement les mêmes fables... Amour ! on taille... Amour ! on perce... Amour ! on occit, on écrase, on estourbit... Amour ! Amour ! par Elie, Esaïe, Ezechiel, par Matthieu ou Pierre Paul Jacques, pour semblable galerie de vieillards, semblable coterie sinon le même tiroir-caisse, on abat, on décime, on ratiboise... Amour ! pour les Commandements et la béatitude, on tranche, on rompt, on égorge... Amour ! pour l'hostie et la rémission des péchés, pour la confession et la charité, pour l'infiniment bon et l'infiniment aimable, le tabernacle et la messe et le sacré bastingue, Amour ! on chouline, on zigouille, on bute on crève on dégringole... Amour ! la pierre de l'angle, le tribut à César, le grain de sénevé, autant de turlutaines autant de raisons pour saigner, trucider, violer, flamber, étrangler et passer par les armes et planter une croix dans le dos des vaincus... Amour pour le pardon des offenses et le sel de la terre et le troun de l'air qui les prend les mectons lorsqu'un poison embrase leurs veines, un poison qui toujours et quel qu'il soit répond quand on le siffle au doux nom d'Amour... Au jeu de l'amour comme au jeu de la guerre n'y mourront que les plus malades !... Amour ! Amour ! Ils feront tant que bientôt, lorsqu'il retentira ce cri, nous finirons tous, nous calterons loin, et nos dents claqueront d'épouvante. Et c'est alors qu'ils auront gagné, car nous serons maudits.



C'est fini. Je suis un homme dévasté. Ma guerre et ses yeux algues, beau visage cristal de mangeuse d'enfants, ma fabuleuse, impitoyable guerre, pierre sur pierre ne m'a laissé : le Rasement des Cévennes, c'est moi. Moins que cela : un pays sans écho et sans nom. Un désert, je me retrouve, pour seule âme le souvenir des chevauchées. Et, seule vivante maintenant, caresse douloureuse, obsédante, sous ma peau que bossèlent des fosses, à travers la forêt inversée de mes racines, une main d'osselets qui gratte, qui gratte, qui furète dans les gravois, en cortèges les bouchers, en colonnes les courtilières qui nettoient la vermine, tout ce qui d'elle me restait.

L'amour a passé. Loin, loin dans le ciel, mes yeux crevés voient couler les fleuves, s'y noyer les oiseaux épuisés. Regardez, camarades. Je suis une ombre déjà froide, un pays de terre brûlée. Combien de temps faudra-t-il pour que l'herbe repousse, combien de temps pour les foins mûrs ?...

Et moi, tout mort que je sois, écartelé, exterminé, exsangue, réduit en cendres — et vous me reluquez, camarades, et vous me reluquez... — je ne peux m'empêcher de rire, de rire, de rire... Je suis un homme libre.

M. F.

Dans le prochain numéro une nouvelle de notre ami écrivain

RAYMOND MARQUES
